

# Un demi-siècle de réception critique de la littérature québécoise au Canada anglais: 1939-1989

Cet article propose un bilan de nos recherches sur le sujet et en énonce les résultats partiels, compte tenu du fait que le corpus que nous avons réuni couvre une période beaucoup plus longue, qui va de 1867 à 1989.<sup>1</sup> Les objectifs de notre projet entendaient dégager et évaluer les écarts ainsi que les convergences entre deux lectures de la littérature québécoise, que nous posions comme différentes par hypothèse: d'une part, celle que fait l'institution littéraire anglo-canadienne, et d'autre part, celle qui se fait en français au Québec. Nous supposons, au départ, que l'expérience esthétique de la collectivité anglophone est susceptible de concrétiser un autre sens des œuvres écrites au Québec, telles qu'elles sont reçues par la critique littéraire québécoise, et nous avons voulu saisir cette différence en scrutant la production critique des lecteurs canadiens-anglais.

Nous nous sommes ainsi donnés pour tâche de dépouiller l'ensemble des textes critiques parus depuis le début de la Confédération jusqu'en 1989, pourvu que ces textes soient des études dites savantes: monographies, chapitres de livres, ouvrages collectifs, manuels d'histoire littéraire, préfaces d'anthologies ou d'œuvres québécoises traduites en anglais, guides spécialisés (par exemple, le *Oxford Companion to Canadian Literature*), articles et comptes rendus publiés dans les revues consacrées aux activités littéraires. Telles sont les composantes essentielles du corpus de quelque deux mille huit cents entrées sur lequel reposent nos analyses.

Nous avons eu l'occasion d'expliquer, en d'autres lieux, notre choix d'exclure le discours journalistique et les pages culturelles des magazines à

grand tirage. Pour cette raison, nous ne nous étendrons pas sur les problèmes d'ordre méthodologique. Le lecteur désireux d'en savoir davantage sur nos critères de sélection et les règles de leur application dans la construction du corpus trouvera l'exposé, dans deux articles récents (Beaudoin, "Réception"; Hayward, Lamontagne),<sup>2</sup> des paramètres que nous avons retenus, ainsi que des fondements théoriques qui informent notre recherche. Les concepts d'horizon d'attente, de polysystème et de communauté interprétative, tels que définis par les travaux de Hans Robert Jauss, Wolfgang Iser, Itamar Even-Zohar et Stanley Fish sont au cœur de notre enquête.

Pour ouvrir davantage notre étude au champ des déterminations sociologiques, nous avons aussi eu recours au concept d'institution littéraire élaboré par Jacques Dubois à la suite des travaux de Pierre Bourdieu sur le marché des biens symboliques. Les instances de consécration, les appareils de diffusion et de légitimation, les idéologies dominantes entrent dans les visées de notre analyse, en un mot, toute la question de la norme instituante. L'appréciation des faits d'institution est nécessaire à l'évaluation du discours critique en ce qu'il reconduit des valeurs canoniques manifestes sous forme d'omissions, de renforcements et d'un éventail de choix discursifs. Cette approche permet également de tenir compte des effets en retour sur la critique québécoise. Enfin, l'impact des mouvements sociaux (féminisme, nationalisme, multiculturalisme) fait évidemment partie de l'évaluation de la lecture critique représentée dans notre corpus. Le partage des allégeances institutionnelles, tout comme la reconnaissance des frontières identitaires, connaît en pratique de nombreux cas-limites qui appellent des décisions d'ordre opérationnel. Il est bon de rappeler que le corpus que nous étudions n'est pas sans poser des questions quant à ses limites géographiques et linguistiques. Dans ce pays fictivement bilingue, il y a de plus en plus de gens qui le sont réellement et qui publient indifféremment dans les deux langues, quelle que soit la province où ils sont nés ou dans laquelle ils résident. Quel statut doit-on conférer, pour prendre cet exemple, à l'ouvrage de Janet Paterson sur le postmodernisme québécois paru chez un éditeur francophone? Que dire de Patricia Smart, qui a signé aux Presses de l'Université de Montréal le premier ouvrage sur Hubert Aquin, et qui, de surcroît, a été en partie formée à l'Université Laval?

En ce qui concerne les limites chronologiques de notre inventaire, rappelons que la date de 1867 correspond évidemment à la fondation de la Confédération canadienne, et que la même année voit paraître le premier

ouvrage de référence en anglais qui inclut des auteurs canadiens-français: il s'agit de la savante compilation intitulée *Bibliotheca Canadensis: or, A Manual of Canadian Literature* (1867) de Henry James Morgan. Il ne fait aucun doute que cette publication érudite s'efforce de marquer la corrélation entre une identité canadienne en voie d'émergence et la volonté, voire la nécessité de réserver un accueil critique et institutionnel à la littérature canadienne de langue française, soit celle d'un des deux peuples fondateurs du nouveau régime constitutionnel inauguré en 1867. L'année de la publication de cet ouvrage ne saurait être une coïncidence. Quant à la date de clôture de 1989, elle s'arrête avant la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où nous avons conçu et élaboré le projet, il y a une dizaine d'années. Pratiquement, ce sont les délais d'indexation et de repérage bibliographique qui nous ont dicté le millésime terminal.

A l'intérieur de ces deux limites chronologiques, notre périodisation adopte quatre subdivisions déterminées par l'histoire des grandes transformations socio-politiques. Le corpus se trouve ainsi découpé en quatre périodes: I (1867-1899); II (1900-1938); III (1939-1964); IV (1965-1989). Dans le cadre du présent article, nous livrons certains résultats de l'analyse des deux dernières tranches. Nous sommes loin de pouvoir tracer un tableau complet et détaillé de la réception qui fait l'objet de notre étude. Nous voulons tout au plus signaler et comprendre les écarts les plus visibles dans les stratégies d'évaluation critique par rapport à l'institution littéraire québécoise: sur-représentation de certains auteurs (Carrier) au Canada anglais, sous-représentation d'autres (Ducharme), et quasi silence sur un écrivain au statut par ailleurs consacré au Québec (Vadeboncoeur); différences notables de stratégies de lecture dans l'appréciation des œuvres de Jacques Poulin et d'Hubert Aquin. Dans ces deux derniers cas, il y a divergence de lecture, mais tandis que l'importance d'Aquin se trouve confirmée, la sanction appréciative pèse sévèrement sur certains romans de Poulin.

Nous pouvons cependant observer d'emblée que la littérature québécoise a été l'objet d'une réception critique attentive et suivie au Canada anglais depuis la Deuxième Guerre mondiale, plus particulièrement au cours de la Révolution tranquille et d'une façon extensive depuis 1967, année du centenaire de la Confédération. Le demi-siècle qui va de 1939 à 1989 recoupe une phase cruciale, non seulement dans la production littéraire du Québec, mais surtout dans la nouvelle définition identitaire (urbaine, laïque, souverainiste, anti-bourgeoise) qui se profile à travers sa littérature; enfin l'autonomisation croissante du champ littéraire québécois s'impose sans

ambiguïté au cours de cette période. C'est pendant ce demi-siècle que s'affirme peu à peu l'existence de la littérature québécoise. Une telle conjoncture n'a pas échappé à l'acuité des lecteurs canadiens, au Québec comme dans les autres provinces, qui n'ont pas manqué de dire ce qu'une telle démonstration collective pouvait susciter d'intérêt, mais aussi d'inquiétude pour l'unité nationale, entendue comme la conscience d'une entité tant politique que culturelle et morale s'étendant "d'un océan à l'autre." Ce paradoxe caractérise notamment la phase de légitimation institutionnelle de la littérature québécoise au Canada anglais, phase dont le commencement remonte à la fin des années cinquante. La distribution statistique<sup>3</sup> de notre corpus révèle en effet qu'après avoir connu une croissance relativement stable entre 1939 et 1959, la production de textes critiques sur la littérature québécoise monte en flèche dans les années soixante avec une augmentation de près de 400% (figure 1).

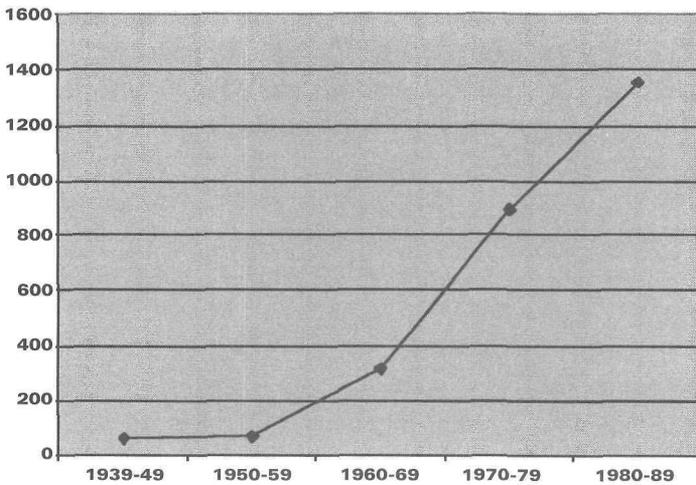


Fig. 1. Production des textes critiques sur la littérature québécoise

En même temps que les écrivains québécois exprimaient hautement leur différence irréductible, sur un fond de scène apocalyptique—séparatisme virulent, revendications constitutionnelles des gouvernements québécois de toute couleur politique, lutte armée et terrorisme du F.L.Q.—il semble que la critique littéraire anglophone ait choisi globalement de défendre l'identité canadienne par un rapatriement de la littérature québécoise dans l'unité d'une seule littérature canadienne. L'ironie du sort, c'est que l'élite politique canadienne faisait au même moment le pari opposé, exacerbant toutes les

vellités autonomistes du Québec et épuisant peu à peu tout espoir d'une réforme des institutions fédérales qui soit compatible avec un projet de société distincte au sein de l'État centralisateur. Pendant que les "littéraires" canadiens-anglais lisaient tout ce qui s'écrivait en français au Québec, les politiciens d'Ottawa faisaient la sourde oreille en s'écriant: "What does Quebec want?" Et c'est à force de feindre de ne pas comprendre qu'un grand rassembleur d'idées de la trempe de Pierre Elliott Trudeau devait réussir un autre rapatriement unilatéral, mais aux effets diamétralement opposés: ce que l'institution littéraire canadienne tendait alors à unir, la constitution de 1982 semble l'avoir séparé sans retour. En somme, la littérature canadienne, unique et incluant la différence québécoise, s'écarte presque autant du Canada des politiques fédérales que la moitié des Québécois qui ont choisi d'y renoncer.

Aussi parlera-t-on volontiers au Canada de la littérature révolutionnaire du Québec, après 1960, en même temps qu'on étudiera ses œuvres dans une perspective souvent pancanadienne, soucieuse de présenter la turbulence rhétorique des écrivains de la Belle Province comme partie prenante d'une nouvelle vitalité de la littérature canadienne. Cette stratégie a connu ses grands représentants, et même quelques voix dissidentes, dans la foulée du développement des littératures canadiennes comparées (see Beaudoin, "Axes"). Tout en contribuant fortement au processus de légitimation de la littérature québécoise—non plus comme un phénomène en voie d'émergence, mais comme un fait parvenu à la pleine maturité artistique—l'institution littéraire anglo-canadienne a tenté de transposer le caractère "national" des œuvres québécoises dans un contexte tout autre que l'expression d'une culture de dissidence dans l'ensemble canadien. Cette préoccupation partait d'ailleurs d'un souci d'intégration et de rapprochement, main tendue au partenaire québécois dans la consolidation d'une grande culture nationale accueillante. Ceci explique peut-être des écarts de lecture plus ou moins spectaculaires, selon que les œuvres sont appréciées à partir de l'institution montréalaise ou qu'elles sont lues hors-Québec.

Depuis les quarante dernières années, les échanges entre les deux communautés linguistiques se sont multipliés sous diverses formes (colloques, sociétés savantes, collaboration entre universités sur le plan de la recherche), dont certaines dépendent du pouvoir fédéral (CRSH, Fédération des études humaines et des sciences sociales du Canada, Conseil des Arts). La critique féministe a créé, surtout à partir de 1970, des espaces communs aux femmes francophones et anglophones: des revues comme *Tessera* et *Room of One's Own*, des ouvrages collectifs comme *In the*

*Feminine: Women and Words* (1983) et *Gynocritics/La Gynocritique* (1987). Si la dépendance à l'égard de la traduction que l'on observait durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle s'est théoriquement estompée en raison de la formation linguistique des chercheurs anglophones, un très grand volume de textes critiques porte encore sur des œuvres en traduction. Une revue comme *Quill and Quire*, qui a beaucoup contribué à la diffusion de la littérature québécoise en traduction, recrutait souvent des collaborateurs qui, en d'autres lieux de publication, travaillaient sur les œuvres en français. Ces transactions institutionnelles compliquent assurément notre tâche. Il faut se demander dans quelle mesure cette intersection entre les institutions littéraires québécoise et anglo-canadienne remet en cause leur autonomie, voire notre vision dualiste du Canada. En dépit de toutes ces nuances et zones grises, nous persistons à croire qu'il existe une "communauté interprétative" anglo-canadienne et qu'elle est suffisamment homogène pour être objectivement circonscrite à partir de la lecture qu'elle propose de la littérature québécoise.

Un exemple des plus significatifs à cet égard présente une polarisation marquée. Parmi les essayistes de sa génération, Pierre Vadeboncoeur<sup>4</sup> est sans contredit l'un des plus connus au Québec. On trouverait peu à débattre là-dessus, même chez ceux qui se défendent de toute affinité avec les thèses soutenues par l'auteur de *Trois essais sur l'insignifiance* (1983). Or, nous n'avons recensé que deux entrées à son sujet au Canada anglais; la disproportion ne peut être plus flagrante. Il est vrai que le métier d'essayiste, dans le sens le plus pur du terme, comporte sa part d'ingratitude et que l'œuvre de Vadeboncoeur—treize livres publiés au cours de la période couverte par notre étude—n'a fait l'objet d'aucune traduction en anglais. L'omission mériterait, à elle seule, quelque explication,<sup>5</sup> mais voyons plutôt en quoi consistent les deux textes critiques en question: l'un se réduit à la mention isolée et allusive d'*Un amour libre* (1963) dans une compilation consacrée aux romanciers québécois des dernières années (Shek 26); l'autre est un compte rendu en bonne et due forme de *L'Absence, essai à la deuxième personne* (1985) (Malden). En fait, ce compte rendu de quelques pages renferme tout le discours critique que nous avons trouvé sur Pierre Vadeboncoeur.

L'auteur du compte rendu, Peter Malden, se montre conscient de la lacune qu'il s'applique à combler, puisqu'il prend la peine de résumer à larges traits la pensée et la carrière de l'essayiste dont il cite les ouvrages importants et traduit même quelques extraits judicieusement choisis. Le destinataire est en quelque sorte initié à l'ensemble de l'œuvre, dont il n'est

pas sensé ignorer l'existence, en même temps qu'il peut lire un commentaire exact et appréciatif du livre recensé.

Si l'on considère que *L'Absence* constitue le onzième livre de Vadeboncoeur, et que presque tous les titres parus sous sa signature jusqu'alors—à l'exception de *L'Absence* et d'*Un amour libre*—laissent peu de doute sur son engagement nationaliste, on s'étonnera moins de la préférence sélective des titres recensés. Les deux lecteurs rarissimes ont certes le mérite de signaler les écrits de Pierre Vadeboncoeur, mais leur choix parmi ceux-ci leur permet de ne pas trop troubler le silence général fait sur l'œuvre. Il serait candide de ne pas remarquer que leurs commentaires portent sur deux livres qui ont en commun le fait d'être exempts de toute prise de position politique, au sens usuel du mot; l'amour et l'art sont au premier plan de la réflexion proposée dans les deux ouvrages retenus. Le caractère unitaire de la littérature canadienne peut s'accommoder d'un Vadeboncoeur esthète ou métaphysicien, méditant sur le secret de l'âme amoureuse épanchée dans l'expression plastique ou épistolaire, mais il serait sans doute plus délicat de présenter l'auteur de *L'Autorité du peuple* (1965) ou de *La Dernière Heure et la première* (1970). Cela dit, le texte de Peter Malden est un modèle de concision et d'exactitude dans l'art du compte rendu. Il n'est pas question de lui reprocher quelque intention cachée dans l'appréciation qu'il fait de l'écrivain, appréciation très positive, soulignons-le, dont la probité autant que la compétence ne font aucun doute. Nous ne critiquons pas le critique. Nous relevons seulement le fait que cet unique commentaire d'une œuvre considérable, loin d'entamer l'occultation qui la soustrait à la connaissance du public canadien, reconnaît implicitement l'ignorance générale en tâchant d'y remédier.

Au premier chef, il faut évidemment invoquer la Révolution tranquille pour comprendre l'essor du discours critique anglophone sur les écrivains québécois: d'une part, en ce que ce mouvement d'émancipation interpelle le Canada anglais et, d'autre part, en ce que l'explosion littéraire qui se produit attire l'attention des critiques anglophones. Mais il y a plus. L'analyse détaillée des entrées pour la décennie 60-69 (figure 2) met en lumière un phénomène souvent négligé dans les études littéraires, soit l'importance du centenaire de la Confédération. En effet, alors qu'on dénombre environ une quinzaine de monographies et articles savants en 1966, la réception de la littérature québécoise connaîtra une augmentation fulgurante l'année suivante avec plus de 163 textes. Elle retombera l'année suivante à moins d'une trentaine de contributions critiques.

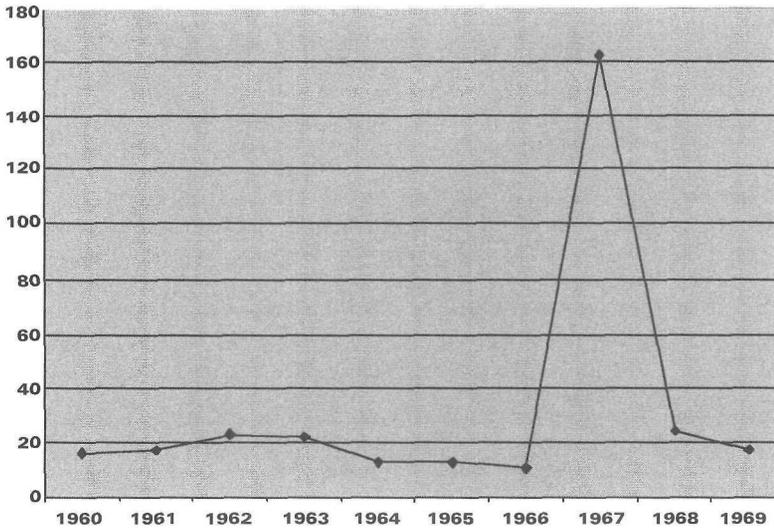


Fig. 2. L'analyse détaillée des années soixante

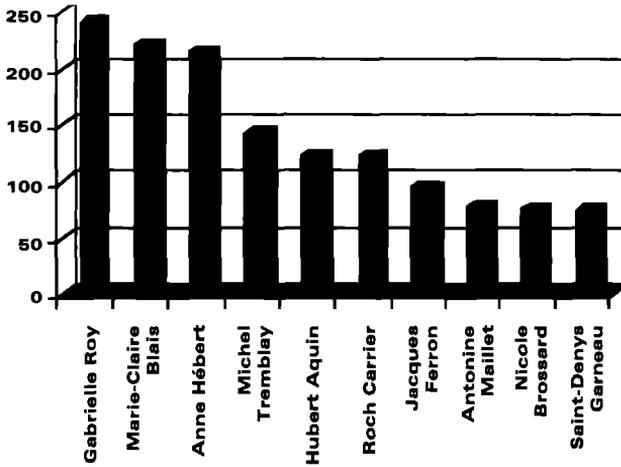
Ces chiffres ne laissent pas d'étonner. Ils témoignent de l'importance considérable du commémoratif dans notre société, de lieux de mémoire qui cristallisent les débats du présent. Ils traduisent aussi, par un effet de miroir qui rappelle 1867, les liens indissociables entre littérature et pays, réception de la littérature québécoise et unité nationale. Il est difficile de savoir à coup sûr si une telle démarche critique a pu être consciente ou concertée. Certes, si on garde à l'esprit le décalage entre la parution d'une œuvre et sa réception, ce pic que l'on observe n'est sans doute pas sans rapport avec la moisson des années 1965 et 1966 (Aquin, Blais, Ducharme, etc.). Mais comme l'a bien montré Eva-Marie Kröller dans un article consacré à l'Exposition universelle de 1967, l'année du Centenaire se voulait pour le Canada une vitrine devant laquelle, croyait-on naïvement, les visiteurs s'arrêteraient pour admirer son ouverture aux minorités.

Notre interprétation ne doit pas pour autant laisser croire à un intérêt éphémère pour la littérature québécoise. Les années 1970 marqueront une progression constante de la réception critique au Canada anglais, avec un taux de croissance de près de 300% par rapport aux années soixante. La consolidation du nationalisme continue d'appeler une réponse critique. Il y a également une corrélation à établir avec la mise en place des politiques de bilinguisme et de traduction, ainsi que l'augmentation sensible du nombre d'étudiants de français au Canada anglais. La problématique du joul et du

“vrai français” intéresse alors beaucoup les anglophones. Dans les années 80, c’est la perspective féministe qui prédominera et multipliera les ponts entre les deux institutions littéraires. Avec plus de 1533 entrées et une augmentation de 48%, cette décennie peut se définir comme une phase de stabilisation, si l’on tient compte de l’accroissement du nombre de titres parus chaque année au Québec.

Analysons maintenant quelques exemples qui permettront de juger d’éventuels écarts de lecture ou de différences sur le plan de l’horizon d’attente. Le premier cas—emblématique de notre recherche en quelque sorte—concerne la place de Roch Carrier dans le canon anglo-canadien de la littérature québécoise. Tout professeur de littérature québécoise œuvrant au Canada anglais connaît “The Hockey Sweater”<sup>6</sup> et plusieurs s’étonnent de l’importance “démessurée” accordée à cet auteur en regard de son statut au Québec. Ainsi, Pierre Hébert affirmait dans *Œuvres et critiques*: “Roch Carrier est probablement—on pourrait dire ‘certainement’ si les données étaient disponibles—l’auteur le plus lu au Canada anglais (alors que, curieusement, pas une seule des revues littéraires québécoises ‘majeures’ ne lui a consacré un numéro)” (102). Nos données—qui portent, précisons-le, sur la réception critique et non sur la seule lecture—placent Roch Carrier en sixième place du panthéon anglo-canadien des auteurs québécois et confirment la prémisse selon laquelle Carrier dispose, au Canada anglais, d’un capital symbolique supérieur à celui qu’on lui accorde au Québec, toutes proportions gardées. L’excellente analyse de Pierre Hébert démontre que l’œuvre de Carrier véhicule plusieurs des éléments qui rencontrent l’horizon d’attente du lectorat anglo-canadien face à la réalité québécoise: prédominance des valeurs traditionnelles comme la langue et la religion, population exubérante et ignorante, etc. Comme le souligne Hébert, plusieurs Canadiens anglais auront enfin l’impression de comprendre le Québec avec *La Guerre, Yes Sir!* alors que la représentation fictive est celle d’une tout autre époque.

Si l’on regarde de près le canon de la littérature québécoise au Canada anglais (figure 3), on constate que les trois auteurs les plus étudiés sont des femmes: Gabrielle Roy, Anne Hébert et Marie-Claire Blais. Nonobstant le nombre élevé d’études d’obédience féministe dans les années 80, l’analyse en diachronie révèle un intérêt continu pour ces œuvres. La popularité de Michel Tremblay, d’Hubert Aquin, de Nicole Brossard et d’Antonine Maillet n’étonnera personne. La forte représentation de Saint-Denys Garneau et de Jacques Ferron, par contre, peut surprendre quand on sait que leurs œuvres



**Fig. 3. Les auteurs québécois les plus étudiés au Canada anglais**

ne comptent pas parmi les plus aisément accessibles ni les plus traduisibles. S'explique-t-elle par le rôle particulier joué par certains agents (comme Collin et Scott dans le cas de Saint-Denys Garneau) ou certaines amitiés (comme celle entre Ray Ellenwood et Jacques Ferron)? Ces aspects contingents ne sont pas à négliger, comme le démontrent les travaux du groupe de recherche *La vie littéraire au Québec*. Quoi qu'il en soit, quand on considère les noms qui composent ce groupe de tête et le peloton qui suit (Jacques Godbout, Yves Thériault, Gérard Bessette, Louis Hémon, Victor-Lévy Beaulieu, et André Langevin), on peut se demander si les écarts ne se sont pas amenuisés au cours des cinquante dernières années, s'il n'y a pas eu rapprochement entre les réceptions anglo-canadienne et franco-québécoise.

Les cas de sous-représentation s'avèrent plus significatifs. Par exemple, on compte sur les doigts de la main les articles consacrés à Francine Noël et à Régine Robin avant 1989, ce qui conduit à s'interroger sur le faible intérêt soulevé par ces écrivains à la vision du monde cosmopolite. Peut-on poser l'hypothèse que les mutations identitaires du Québec ne correspondent pas à l'horizon d'attente du lectorat anglo-canadien, du moins dans les années 80? Que penser de la représentation relativement mince du Régime français et du XIX<sup>e</sup> siècle dans la critique postérieure à 1960? Doit-on supposer que les universitaires anglo-canadiens ne partagent pas l'urgence qui presse leurs homologues francophones de consolider la littérature québécoise et d'accroître son corpus?

Un cas particulier nous servira encore à illustrer la complexité des pro-

blèmes à résoudre. L'œuvre de Réjean Ducharme, romancier, dramaturge et scénariste, représente l'une des toutes premières valeurs littéraires québécoises depuis trente-cinq ans. Dans notre enquête, sa place s'établit au dix-septième rang, avec une soixantaine d'entrées, ce qui n'est pas rien, certes, mais cette mesure reste très au-dessous de son importance reconnue par l'institution littéraire québécoise, sinon par le rayonnement international de son œuvre. Voici un cas où le total des entrées peut induire en erreur. Si l'on examine la nature des soixante occurrences qui figurent dans notre corpus, on découvre que, de ce nombre, beaucoup de textes ne vont pas au-delà d'une mention furtive de son nom parmi les auteurs vedettes de sa génération, aux côtés de Blais, Aquin, Beaulieu ou Carrier, ces derniers recueillant une part ordinairement plus large d'analyse. Dans un article de fond qui fait le point sur la production littéraire québécoise, six ans après l'arrivée au pouvoir du Parti Québécois en 1976, Patricia Smart nomme une seule fois Réjean Ducharme dans un texte qui scrute les œuvres de plusieurs écrivains de sa génération: "Marie-Claire Blais' *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Aquin's *Prochain épisode* and the novels of Réjean Ducharme are examples of this formal explosion in the novel" (Smart, "Culture" 7). Le traitement nous paraît représentatif de celui qui est réservé à ce romancier par beaucoup de lecteurs canadiens-anglais.

Au bout du compte, on rencontre peu de leçons critiques des livres de Ducharme, et encore moins d'appréciations qui leur soient essentiellement favorables. Marc Côté exécute sommairement sa pièce, *Ha! Ha!*, dans un compte rendu dévastateur. L'auteur de *L'Avalée des avalés* (1965) n'est pas un inconnu au Canada anglais, mais sa fortune littéraire y paraît aléatoire et diversement appréciée. On reconnaît généralement l'audace de son travail formel sur la langue et la qualité de son écriture singulière, mais on trouve parfois ses intrigues inexistantes ou immotivées, gratuites, voire com plaisantes dans l'expression acide d'un désespoir sans issue. Ses personnages sont jugés fantaisistes et sa prose déroutante. Le défaut d'organisation et de logique narrative dans la construction fictive agace visiblement les lecteurs anglophones dont la tradition lettrée offre peu d'exemples analogues. Doit-on parler à ce sujet d'une rupture d'horizon d'attente? Il est certain que Ducharme passe malaisément la frontière de la langue.

Des quatre premiers romans de Ducharme, Ben Shek n'estime convaincant que *Le Nez qui voque* (1967), qui situe plus clairement la localisation spatio-temporelle (montréalaise) de l'aliénation du couple de jeunes héros, Mille Milles et Chateaugué.<sup>7</sup> Pour Leonard W. Sugden, qui fait le point sur

ce qu'il nomme le roman révolutionnaire au Québec, *L'Hiver de force* (1972) témoigne, dans certaines pages, de l'activisme politique qui sévit là-bas: "The direct expression of political partisanship." C'est la seule fois que le nom de Ducharme est mentionné dans cet article d'une dizaine de pages qui tient à souligner la conjoncture de l'élection du Parti Québécois, le 15 novembre 1976, avec une série de romans qui va de *Pour la patrie* (1895) de Jules-Paul Tardivel à *L'Enfrouapé* (1974) d'Yves Beauchemin! L'ironie féroce de Ducharme à l'endroit des configurations idéologiques n'a pas été relevée. Camille R. La Bossière, par contre, ne semble pas négliger l'auteur des *Enfantômes*, dont il signe un compte rendu perspicace; il fait aussi un commentaire intéressant sur plusieurs romans de Ducharme dans un article qui s'efforce surtout de nuancer et d'expliquer le fameux lieu commun de la Grande Noirceur dans l'évaluation de la littérature québécoise des années soixante. Ronald Sutherland insiste, quant à lui, sur le rôle que joue le fond janséniste de l'enseignement religieux québécois dans la lourde culpabilité qui empoisonne l'enfance de tant de héros romanesques de la Révolution tranquille. Sutherland consacre son article à la comparaison de *Who Has Seen the Wind* (1947) de W. O. Mitchell avec *L'Avalée des avalés* de Réjean Ducharme, deux œuvres entre lesquelles il voit de frappantes analogies thématiques et formelles, tout en reconnaissant la qualité de l'écriture du romancier québécois, mais non sans réserve: "Actually, it is Ducharme's obvious fascination with sounds and words which in turn fascinates the reader. Since his whole book is a monologue—spoken language—he provides himself with the maximum opportunity to exploit linguistic possibilities. But such opportunity is not without pitfalls" (9).

Outre la détermination du canon dans ses aspects quantitatifs, l'un des aspects les plus prégnants de la comparaison entre les réceptions anglo-canadienne et québécoise réside, bien entendu, dans le discours critique sur les œuvres. La sanction appréciative ou dépréciative peut ainsi varier d'une institution à l'autre, comme en témoigne éloquemment l'œuvre de Jacques Poulin. La production romanesque de cet écrivain, saluée au Québec comme l'une des plus importantes des vingt-cinq dernières années, a connu une réception beaucoup plus mitigée au Canada anglais.

Entre 1973 et 1989, nous avons recensé plus de 24 articles ou comptes rendus consacrés à Jacques Poulin. À trois exceptions près, tous ces textes critiques font suite—il est crucial de le signaler—à la traduction de ses œuvres en anglais: *The Jimmy Trilogy* (1979), *Spring Tides* (1986) et *Volkswagen Blues* (1988). Parus en français respectivement en 1967, 1969 et 1970, les trois pre-

miers romans de Poulin (*Mon cheval pour un royaume*, *Jimmy* et *Le Coeur de la baleine bleue*) ont donc été présentés au Canada anglais sous forme de trilogie, choix éditorial insufflant ainsi un surcroît d'unité à des œuvres qui jusque-là maintenaient des liens plus ou moins serrés sur les plans de la thématique et des personnages.

Dans son évaluation de la trilogie, la critique anglo-canadienne se veut plutôt positive, bien que chacun des trois romans suscite des réserves. Ainsi, Keith Garebian décrit Jacques Poulin comme un écrivain subtil, mais souligne les difficultés de lecture que pose son imaginaire (“reading it is sometimes like trying to find shapes in mist” [34]) et déplore la minceur de l'intrigue de *Jimmy*. Pour sa part, Patricia Merivale souligne l'inventivité des jeux de langage de Poulin—qu'elle juge supérieur à Victor-Lévy Beaulieu—mais reproche au *Coeur de la baleine bleue* de sombrer dans le sentimentalisme (129).<sup>8</sup> De la même façon, Kathy Mezei est très élogieuse à propos de *Jimmy* (“This well-crafted, lyrical story is one of the best I've read from Quebec in a long time” [519]), mais relève certaines difficultés techniques dans l'ensemble de la trilogie.

Par ailleurs, certains des comptes rendus que nous avons dépouillés se polarisent autour de jugements difficiles à concilier. Pour Wayne Grady, “*The Jimmy Trilogy* is a clear indication that Jacques Poulin is a fine Quebec writer of whom English readers now can sit up and take notice” (14). Après avoir vanté le style de l'auteur et la force de *Jimmy*, Grady termine son compte rendu par une conclusion dythirambique: “In short, Jacques Poulin emerges from Quebec in much the same way that Mikhail Bulgakov [. . .] once emerged from the Soviet Union” (15). A l'autre extrémité du spectre, Linda Leith se livre à une charge contre la trilogie dans *Canadian Forum*, allant jusqu'à dire qu'il s'agit là d'un gaspillage des fonds destinés à l'édition. Elle affirme qu'il n'y a pas suffisamment de matière dans *Mon cheval pour un royaume*, *Jimmy* ou *Le Coeur de la baleine bleue* pour en faire des récits valables. Leith condamne les problèmes structurels et stylistiques de ces romans, leur manque de clarté et de réalisme ainsi que leur ton monocorde.

Outre sa dimension évaluative, la spécificité de la réception anglo-canadienne se donne à lire dans ses stratégies argumentatives et les perspectives critiques déployées. Dans le cas de la *Jimmy Trilogy*, ce qui frappe d'emblée, ce sont les comparaisons que les critiques établissent entre Poulin et des écrivains d'origines diverses. Ainsi, Kathy Mezei affirme que “The vivid description of the streets and landmarks of Quebec City assumes the

mythic quality of Joyce's Dublin" (518) et rapproche le ton adopté par le narrateur de *Mon cheval pour un royaume* de celui qu'on associe à des grands noms de la littérature européenne comme Kafka et Camus. Gillian Davies, dans un compte rendu paru dans *The Fiddlehead*, propose une comparaison avec des écrivains québécois et français: "In his seriousness of conception and fantasy of execution, Poulin recalls Carrier, Réjean Ducharme, even the Boris Vian of *L'Ecume des Jours*" (129). Dans une veine similaire, Patricia Merivale situe la trilogie dans le contexte littéraire québécois pour ensuite mettre à jour des filiations américaines et européennes: "*My Horse for a Kingdom* reads like a deliberate answer to Hubert Aquin's *Prochain épisode*" (128), écrit-elle, tandis que le héros de *Jimmy* "seems a gentle re-working of that most violently psychotic of creative brats, the heroine of *L'Avalée des avalés*, by Réjean Ducharme" (128). Merivale ajoute à propos de *Jimmy*: "Jimmy of course does not know that he shares the sensitivities of Salinger's Holden Caulfield, expressed in an at times Queneauvian idiom, and is creating for himself a world of magic realism like Boris Vian's" (129). L'influence de Salinger est également relevée par Linda Leith et par Wayne Grady.

L'effet produit par ce réseau de comparaisons est multiple: universalisation de l'œuvre, recentrement québécois et inscription de ce roman dans la nord-américanité, triple héritage que ne renierait certes pas Poulin, lui qui place ces ambiguïtés identitaires au centre de son univers thématique. S'il s'avère aléatoire de définir un vecteur dominant, nous pouvons toutefois affirmer que tous les critiques placent Poulin au cœur de la modernité du XX<sup>e</sup> siècle et qu'une majorité d'entre eux établissent des comparaisons avec des écrivains non-québécois. Curieusement, la critique ne fait ici référence à aucune œuvre canadienne-anglaise et ne semble pas intéressée à "canadianiser" Poulin, reproche qui sera parfois fait à la critique aquinienne par des commentateurs québécois. En parallèle avec la question des filiations littéraires, plusieurs critiques font état de la dimension intertextuelle de la trilogie poulinienne. Ainsi, Gillian Davies et Wayne Grady soulignent tous deux les renvois à la littérature québécoise et à Ernest Hemingway dans *Le Coeur de la baleine bleue*.

Quant aux thèmes soulignés ou explorés dans les comptes rendus, on observe une certaine unanimité au sein de la critique de même qu'une concordance avec le contenu de la trilogie. La notion de "gentleness" (douceur) dans les comportements humains, la réflexion sur l'écriture, la sublimation du quotidien dans l'imaginaire, la problématique identitaire, tels sont les

éléments systématiquement mentionnés. Quelques écarts significatifs au sein du corpus attirent toutefois notre attention. Selon Wayne Grady, la dérive imaginée par Jimmy sur les glaces du Saint-Laurent anticipe la montée du séparatisme. Linda Leith aborde cette question politique au sujet de *My Horse for a Kingdom*, mais d'une façon négative, voyant là une façon pour Poulin de combler un vide au niveau de l'histoire. Sans vouloir parler de dépolitisation de l'œuvre de Poulin, on constate cependant le peu de commentaires que suscite la dimension politico-révolutionnaire de *Mon cheval pour un royaume*.

Un autre élément d'importance dans la réception anglo-canadienne de la trilogie est la problématique institutionnelle, soulevée par quelques critiques. Ainsi, Wayne Grady souligne le double rôle joué par Sheila Fischman dans la reconnaissance de l'œuvre de Poulin:

In 1973 Sheila Fischman wrote in the *Supplement to the Oxford Companion to Canadian History and Literature* that Jacques Poulin (1937-) was "a very important, unjustly neglected young writer." Now she herself has helped to correct that imbalance by translating Poulin's first three novels [. . .] and presenting them in a single volume as a trilogy. And she would seem to have proven her point (14).

Kathy Mezei met également en lumière la fonction de cet important agent institutionnel qu'est S. Fischman: "Although Poulin is not one of Quebec's best known writers, Sheila Fischman's perseverance has opened up a new and intriguing fictional world for English readers" (518). Linda Leith, quant à elle, désire attirer l'attention sur le réseautage qui a cours dans l'institution en affirmant que la trilogie est précédée d'une "glowing little introduction by Poulin's friend Roch Carrier" (34).

Le prochain roman de Poulin à être traduit, *Spring Tides* (1986), connaît une meilleure réception que la trilogie sur le plan des jugements évaluatifs, mais assez similaire quant aux stratégies argumentatives. L'accueil est en général positif, mais parfois ponctué de réserves, la prose minimaliste de Poulin n'étant pas toujours reçue de la même façon. Pour John Urquhart, "The book's simple story, spare prose, and gentle humour disguise a myriad of deeper ideas" (130). D'autres, comme Rachel Rafelman, y voient une faiblesse, qui s'expliquerait par la nature politique du roman: "Like a great deal of fiction with a political subtext, the writing here is spare, the characterizations precious and vague, and the structure little more than a barely filled-in plot outline" (46). D. O. Spettigue, dans *Queen's Quarterly*, met en évidence les qualités stylistiques de l'oeuvre.<sup>9</sup> Barbara Leckie reconnaît également la valeur de ce style en apparence simple et parle du texte de

Poulin comme d'un "exceptional novel" (195). David Homel, pour sa part, relève plusieurs défauts dans *Les Grandes marées*: "Spring Tides is a book that is soft in the middle. The parable of the island refuge is not handled in a particularly original way, and the childlike, wistful sentiments are unsatisfying for those who read novels in order to plunge into a strange, new universe" (88). Il ajoute que la traduction du roman en révèle les limites, notamment l'humour autocentré. Enfin, Theresia Quigley estime, au contraire, que "Poulin's book is delightful and thought-provoking" (103).

Tout comme pour la trilogie, la réception de *Spring Tides* donne lieu à une série de comparaisons qui ont pour effet d'universaliser l'imaginaire poulinien. Ainsi, D.O. Spettigue situe le roman dans la lignée de la satire utopique chère aux Britanniques tels Defoe et Swift. Theresia Quigley suggère une autre piste de lecture, tout aussi intéressante, soit les *Alice's Adventures in Wonderland* de Lewis Carroll. De son côté, David Homel propose une comparaison avec l'écrivain américain Richard Brautigan: "The same simple prose, wistful tone, and childlike sentiments are all there" (87). Le lectorat de ces comptes rendus se voit donc donner des références familières qui enrichissent l'œuvre de Poulin par ces renvois aux littératures américaine et britannique. Seule Barbara Leckie propose une comparaison avec la culture québécoise—qui porte d'ailleurs sur un film et non sur une œuvre littéraire—en évoquant *Le Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand.

Les thèmes dégagés par les comptes rendus se recourent: critique du patriarcat, du monde des affaires et de l'industrialisation, satire sociale, quête du bonheur dans un monde d'artifices, langage, américanité et mythes chrétiens. Un aspect intéressant de cette réception est la lecture politique qui se fait entendre dans une minorité de recensions. Selon Leckie, le personnage du traducteur prend une dimension métaphorique: "Teddy's occupation foregrounds the dilemma of French Canada [. . .] he is isolated, he has difficulty communicating with others (at the outset Teddy is labelled as 'socio-affective'), he is passive and reluctant to defend his rights, and he is repeatedly referred to as marginal" (196). Rachel Rafelman fait une lecture semblable du roman: "This slight allegorical novel by the author of *The Jimmy Trilogy* (House of Anansi) is a literary caveat to Quebec concerning the perils of isolationism" (46). Si rien n'est moins sûr que Poulin ait voulu lancer un tel avertissement aux Québécois, le propos de Rafelman illustre bien comment les communautés linguistiques peuvent interpréter différemment les œuvres littéraires.

*Volkswagen Blues*, pourtant célébré au Québec comme l'un des romans les plus importants des années 80, connaîtra une réception difficile au Canada anglais, tant sur le plan quantitatif que sur le plan évaluatif. La popularité croissante de Poulin et la diffusion plus massive de ses œuvres en traduction auraient pu paver la voie à une réception des plus favorables au Canada anglais, mais il n'en fut rien. Seule une poignée de comptes rendus accueillirent *Volkswagen Blues* et la majorité furent négatifs. Dans *Books in Canada*, Terry Goldie déplore la superficialité du roman, tant dans son style, ses emprunts intertextuels et son aspect cartographique. Le style dénudé de Poulin ne trouve pas ici preneur, et l'esthétique de la surface et de la trace est sévèrement critiquée: "It seems as though Poulin thinks cartography can replace cultural geography—as if a Texaco road map describes the United States" (29). Le critique se moque du style hemingwayesque du roman avant de conclure: "There is certainly room for a similar book about the Quebecois finding the soul of America and his own American roots. This isn't it." (29). Exprimant une position similaire, Mark Anthony Jarman déplore l'aspect narcissique de l'intertextualité déployée dans le roman. Mais ce qui déplaît particulièrement au critique est le minimalisme et la lenteur du style: "Wandering through *Volkswagen Blues* is like watching paint dry. [. . .] The narration seems damaged, childlike" (187). À l'opposé, Brent Ledger reconnaît—comme d'ailleurs la majorité des critiques québécois—une valeur à l'artifice du roman: "The reader's pleasure comes from being pulled into a story that's really an intellectual confection—flagrantly and deliciously artificial" (26). Contrairement aux deux critiques précédents, Ledger apprécie la virtuosité stylistique de Poulin et même le rythme du texte.

Sur le plan des comparaisons avec d'autres écrivains, la prédominance va bien sûr du côté des États-Unis, respectant ainsi la dynamique intertextuelle du roman. Chez Mark Anthony Jarman, la comparaison avec la littérature beat et Jack Kerouac prend une tournure défavorable: "This road book needs Neal Cassidy to power it through the curves" (188). Terry Goldie reconnaît les liens intertextuels qui unissent *Volkswagen Blues* et *On the Road* et la volonté de Poulin d'inscrire son roman dans l'espace nord-américain. Il laisse cependant entendre que la réciproque n'est pas vraie en faisant allusion à la récupération francophone de Kerouac: "an author lately reborn as a Franco-American" (29). Goldie propose ensuite une comparaison inédite avec le *Don Quichotte* de Cervantès, qui vise à universaliser l'imaginaire poulinien plutôt qu'à le "nord-américaniser." Seul Brent Ledger artic-

ule une comparaison avec la littérature américaine favorable à Poulin, ce dernier sachant éviter les dénouements apocalyptiques. Ledger suggère ensuite un parallèle des plus pertinents entre *Volkswagen Blues* et l'univers des westerns et du cinéma américain: "The ending reminded me of Jane Fonda and Robert Redford in *The Electric Horseman*. The rest of the book can be read as an inspired parody of buddy films like *Butch Cassidy and the Sundance Kid*, with their unresolved sexual tensions" (26).

La constellation thématique de *Volkswagen Blues* est bien circonscrite dans les différents comptes rendus, encore que l'opposition entre le nomadisme et le sédentarisme, essentielle pour comprendre la distribution géographique des francophones en Amérique et la relation duelle entre Jack et son frère Théo, ne soit pas relevée. Contrairement aux romans précédents de Poulin, *Volkswagen Blues* ne donne lieu à aucune interprétation politique dans le corpus critique anglo-canadien. Fait intéressant, les deux critiques négatives soulèvent des problèmes de traduction ou d'usage de l'anglais dans le texte français. Peut-être est-ce là une des raisons qui justifient le reproche d'artificialité. Un autre motif d'agacement que partagent Goldie et Jarman tient au paratexte de l'édition anglaise, qui décrit le roman de Poulin comme "one of best novels of the 1980s," ce que rejettent les deux critiques. À l'évidence, l'arrogance publicitaire irrite, encore que ce jugement corresponde à l'opinion consensuelle de la critique québécoise. Comment dès lors peut-on expliquer cet écart évaluatif entre les deux institutions?

Tout donne à croire que pour un lecteur anglo-saxon, la représentation des États-Unis que propose Poulin paraît superficielle ou naïve, tant du point de vue des références extratextuelles que dans la perspective d'un lecteur familier avec les grands noms de la littérature américaine. Dans cette optique, le roman de Poulin, malgré son jeu intertextuel explicite, peut sembler dépourvu d'originalité en regard des œuvres de Salinger, Brautigan, Kerouac ou Hemingway. Mais l'on pourrait inverser la problématique pour tenter de comprendre la réception défavorable de *Volkswagen Blues* et, au-delà, les difficultés de lecture que pose Jacques Poulin au Canada anglais depuis les années soixante-dix. Serait-ce qu'une fraction de la critique anglo-canadienne résiste à l'américanisation de la littérature québécoise? Serait-ce plutôt que l'univers de Poulin ne correspond pas aux attentes des lecteurs anglophones de la littérature québécoise? La réponse se trouve peut-être dans cette constatation de Theresia Quigley à la lecture des *Grandes Marées*: "It is interesting to note that Poulin does not concern him-

self with the usual preoccupations of Quebec writers. Neither the Land nor the Church play[s] an important role in this novel and political questions are of no great significance” (103).

La réception critique de l'œuvre d'Hubert Aquin au Canada anglais, par son abondance et sa diversité, nous permet de saisir les écarts de lecture sous un autre angle, celui du discours interprétatif/théorique. Dès la parution de *Prochain épisode*, la production aquinienne a suscité l'intérêt de l'Autre, tant pour ses qualités littéraires que pour sa problématique nationaliste. Il existe cependant des différences d'interprétation entre les deux institutions, différences que nous avons commentées ailleurs et que nous ne ferons qu'évoquer ici (cf. Annette Hayward et André Lamontagne). Certaines ont provoqué un débat métacritique virulent, notamment lorsque Chantal de Grandpré a dénoncé “les stratégies mises en œuvre pour faire de Hubert Aquin un écrivain *canadien*.” Anthony Purdy s'est étonné de ce grief d'occultation du politique fait aux critiques anglo-canadiens, soulignant au contraire que “ces critiques sont le plus souvent fascinés par le nationalisme de cette œuvre [. . . et que] si les lecteurs canadiens s'intéressent aux romans d'Aquin, c'est qu'ils sont fortement interpellés par ces textes” (280-81). Tout en donnant raison à Purdy, l'examen de la réception d'Aquin au Canada montre qu'un clivage s'est fait jour dans les années 70 et qu'il se maintient aujourd'hui. Du côté francophone, à l'exception de l'ouvrage de Gilles de La Fontaine, la majorité des études se réclament de champs éloignés d'une réalité sociale immédiate: la psychanalyse (Jacques Cardinal, Anne Elaine Cliche et Robert Richard); l'esthétique (René Lapiere); la thématique (Françoise Iqbal); la perspective du sacré (Pierre-Yves Mocquais); et la poétique de l'intertextualité (André Lamontagne). Du côté anglophone, le référent extra-textuel a toujours été au centre des études aquiniennes: depuis l'ouvrage de Patricia Smart sur la dialectique de l'art et du pays jusqu'à l'étude contextualiste de Marilyn Randall en passant par l'essai de Anthony Wall sur la référence. Ces deux dernières monographies illustreraient comment la réception anglo-canadienne, malgré son renouveau méthodologique et les préoccupations théoriques qu'elle peut partager avec la critique québécoise—par exemple, la question de l'intertextualité—maintient un ancrage socio-politique.

Ce constat ne se veut aucunement évaluatif. Il reconnaît plutôt la richesse de la critique aquinienne et ses différents apports. Il témoigne cependant de deux tendances identifiables qu'il reste à expliquer. Pour reprendre nos paramètres théoriques, il semble que la concrétisation du sens des textes

d'Aquin réalisée par le lecteur anglophone—et pas seulement le lecteur critique—ne puisse faire l'économie du contexte politique parce que le Canada ne peut se sentir autrement que visé directement et comme sommé de répondre à une œuvre québécoise dont la portée nationaliste ne saurait être ignorée.

Et qu'en est-il des attentes de ce lecteur face à la littérature québécoise dans son ensemble? Peut-on supposer qu'elles sont demeurées assez stables au cours des quarante ou cinquante dernières années? La norme anglo-canadienne de la littérature québécoise, avec tout ce que cela comprend de références objectivables (religion, langue, pays, revendications politiques, etc.), ne se modifie pas au même rythme que la connaissance ou la compréhension du Québec. Quant au critique, il dispose certes d'un point de vue différent de celui des simples lecteurs, plus informé, mais son expérience de la vie quotidienne, son imaginaire, ses premières références littéraires le placent dans la même communauté interprétative que ces derniers, dans des conditions d'actualisation du texte qui se distinguent de celles du lecteur québécois. Nonobstant une expérience partagée des genres littéraires (comme le roman), dans la majorité des cas, les lectures faites dans le cadre de l'adolescence et du premier cycle universitaire assurent aux anglophones et aux francophones une formation littéraire et critique/théorique issue de traditions distinctes. Au-delà des études doctorales des chercheurs anglophones en milieu québécois ainsi que des contacts croissants et fructueux entre universitaires, rapports qui favorisent un espace interprétatif commun aux deux groupes linguistiques, nous croyons donc qu'une expérience esthétique et un horizon d'attente différents se manifestent dans la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise. Seul le dépouillement achevé du corpus et la suite de l'analyse métacritique ici ébauchée pourront cependant confirmer la justesse et la portée de ce qui constituait notre principale hypothèse de travail.

## NOTES

- 1 "La réception critique anglo-canadienne de la littérature québécoise (1867-1989)," projet subventionné par le CRSH; Annette Hayward de l'Université Queen's complétait notre équipe de trois chercheurs assistés d'une quinzaine d'étudiants.
- 2 On trouvera plus loin dans ces pages certains passages qui empruntent à ce dernier article.
- 3 Bien entendu, une pondération s'impose puisque dans notre inventaire, un livre équivaut à un article sur le plan statistique.

- 4 Faut-il rappeler, en passant, que Pierre Vadeboncoeur, né en 1920, fut de la même promotion, au collègue Brébeuf, que Pierre Laporte et Pierre Elliott Trudeau; qu'il collabora d'abord à *Cité libre*, avant de s'écarter définitivement du groupe dirigé par ce dernier et qu'il consacra une bonne moitié de ses écrits à promouvoir la cause de l'indépendance politique du Québec?
- 5 Jane Everett s'est penchée sur la difficulté de traduction que présente la prose résistante de Pierre Vadeboncoeur, après avoir rappelé que ses essais n'ont suscité, hors-Québec, ni traduction ni commentaire critique notable.
- 6 Rappelons pour mémoire la savoureuse parodie de ce texte parue dans *Liberté*, ("The Handkerchief").
- 7 "The French-Canadian Novel, 1967-1972: An Overview" (20-21).
- 8 "The first two-thirds are rendered diffuse by 'gentleness' in both theme and style [. . .] to the point of lapsing into sentimentality."

#### WORKS CITED

- Aquin, Hubert. *Prochain Épisode*. Montréal: Le Cercle du livre de France, 1965.
- Beauchemin, Yves. *L'Enfrouapé*. Montréal: La Presse, 1974.
- Beaudoin, Réjean. "Axes de comparaison entre deux littératures." *Voix et images* 72 (1999): 480-94.
- . "Réception critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1867-1901)." *Études françaises* 32.3 (1996): 61-76.
- Blais, Marie-Claire. *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Montréal: les Éditions du Jour, 1965.
- Bourdieu, Pierre. "Le champ de production des biens symboliques." *L'Année sociologique* (1971): 49-126.
- Cardinal, Jacques. *Le roman de l'histoire: politique et transmission du nom dans Prochain épisode et Trou de mémoire de Hubert Aquin*. Montréal: Editions Balzac, 1993.
- Carrier, Roch. "Le chandail de hockey." *Les enfants du bonhomme dans la lune*. Montréal: Stanké, 1979.
- . *La guerre, yes sir!* Montréal: Les Éditions du Jour, 1968.
- . *La guerre, yes sir!* Trans. Sheila Fischman. Toronto: Anansi, 1970.
- . *The Hockey Sweater and Other Stories*. Trans. Sheila Fischman. Toronto: Anansi, 1979.
- Cliche, Anne Elaine. *Le désir du roman: Hubert Aquin, Réjean Ducharme*. Montréal: XYZ, 1992.
- Côté, Marc. "Ha! Ha!" *Books in Canada* 16. 2 (March 1987): 25.
- Davies, Gillian. "The Jimmy Trilogy, Jacques Poulin." *The Fiddlehead* 129 (1981): 128-29.
- Dubois, Jacques. *L'Institution de la littérature: introduction à une sociologie*. Paris: Nathan; Bruxelles: Labor, 1978.
- Ducharme, Réjean. *Ha! ha!* Montréal: Lacombe, 1982.
- . *L'Avalée des avalés*. Paris: Gallimard, 1966.
- . *Le Nez qui voque*. Paris: Gallimard, 1967.
- . *Les Enfantsômes*. Paris: Gallimard, 1976.
- . *L'Hiver de force*. Paris: Gallimard, 1974.
- Dybikowski, Ann, Victoria Freeman, Barbara Pulling and Betsy Warland, eds. *In the*

- Feminine: Women and Words/Les Femmes et les mots*. Conférence/Proceedings 1983. Edmonton: Longspoon, 1985.
- Even-Zohar, Itamar. "Polysystem Theory." *Poetics Today* 1.1-2 (1979): 287-310.
- Everett, Jane. "Traduire Pierre Vadeboncoeur." *Études littéraires* 29.2 (1996): 19-38.
- Fish, Stanley. *Is There a Text in This Class?: The Authority of Interpretive Communities*. Cambridge, MA: Harvard UP, 1980.
- Garebian, Keith. "The Jimmy Trilogy." *Quill and Quire* 46.4 (April 1980): 34.
- Godard, Barbara, ed. *Gynocritics/La Gynocritique: Feminist Approaches to Canadian and Quebec Women's Writing/Démarches féministes à l'écriture des Canadiennes et des Québécoises*. Toronto: ECW Press, 1987.
- Goldie, Terry. "Transcontinental." *Books in Canada* 17.6 (1988): 29.
- Grady, Wayne. "Accent on the soul." *Books in Canada* 9.1 (1980): 14-15.
- Grandpré, Chantal de. "La canadianisation de la littérature québécoise: le cas Aquin." *Liberté* 159 (1985): 50-59.
- "The Handkerchief." *Liberté* 145 (1983): 24-25.
- Hayward, Annette and André Lamontagne. "Le Canada anglais: une invention québécoise?" *Voix et images* 72 (1999): 460-79.
- Hébert, Pierre. "Roch Carrier au Canada anglais." *Œuvres et critiques* 14.1 (1989): 101-13.
- Homel, David. "Drifting Off." *Essays on Canadian Writing* 36 (1988): 87-89.
- Iqbal, Françoise. *Hubert Aquin romancier*. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval, 1978.
- Iser, Wolfgang. *L'acte de lecture: théorie de l'effet esthétique*. Trad. Evelyne Sznycer. Bruxelles: P. Mardaga, 1985.
- Jarman, Mark Anthony. "Jacques Poulin, Volkswagen Blues." *Malahat Review* 83 (1988): 187-88.
- Jauss, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*. Paris: Gallimard, 1978.
- Kröller, Eva-Marie. "Expo 67: Canada's Camelot?" *Canadian Literature* 152-153 (1997): 36-51.
- La Bossière, Camille R. "Of Renaissance and Solitude in Quebec: A Recollection of the Sixties." *Studies in Canadian Literature* 7.1 (1982): 110-14.
- La Fontaine, Gilles de. *Hubert Aquin et le Québec*. Montréal: Parti Pris, 1978.
- Lamontagne, André. *Les Mots des autres. La poétique intertextuelle des œuvres romanesques de Hubert Aquin*. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval, 1992.
- Lapierre, René. *L'imaginaire captif*. Montréal: Quinze, 1982.
- Leckie, Barbara. "Spring Tides by Jacques Poulin." *Rubicon* 8 (1987): 195-97.
- Ledger, Brent. "Poulin's witty trek: Québec's search for an American home." *Quill and Quire* 54.6 (1988): 26.
- Leith, Linda. "The Walls of Old Quebec." *Canadian Forum* 60.700 (1980): 34-35.
- Malden, Peter. "L'Absence, essai à la deuxième personne, by Pierre Vadeboncoeur." *Rubicon* 7 (1986): 203-205.
- Merivale, Patricia. "Potpourri." *Canadian Literature* 88 (1981): 127-33.
- Mezei, Kathy. "The Jimmy Trilogy." *Queen's Quarterly* 87.3 (1980): 518-19.
- Mocquais, Pierre-Yves. *Hubert Aquin ou la quête interrompue*. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1985.
- Morgan, Henry James. *Bibliotheca Canadensis: or, A Manual of Canadian Literature*. Ottawa: G. E. Desbarats, 1867.

- Paterson, Janet M. *Moments postmodernes dans le roman québécois*. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.
- Poulin, Jacques. *Jimmy*. Montréal: Les Éditions du Jour, 1969.
- *Le Coeur de la baleine bleue*. Montréal: Les Éditions du Jour, 1971.
- *Les Grandes Marées*. Montréal: Leméac, 1978.
- *Mon cheval pour un royaume*. Montréal: Les Éditions du Jour, 1967.
- *Spring Tides*. Trans. Sheila Fischman. Toronto: Anansi, 1986.
- *The "Jimmy" Trilogy*. Trans. Sheila Fischman. Toronto: Anansi, 1979.
- *Volkswagen Blues*. Montréal: Québec-Amérique, 1984.
- *Volkswagen Blues*. Trans. Sheila Fischman. Toronto: McClelland and Stewart, 1988.
- Purdy, Anthony. "Lire Aquin. Les enjeux de la critique." *Critique et littérature québécoise*. Ed. Annette Hayward et Agnès Whitfield. Montréal: Tryptique, 1992. 275-87.
- Quigley, Theresia. "A Crowded Eden." *The Fiddlehead* 153 (1987): 103.
- Rafelman, Rachel. "Spring Tides." *Quill and Quire* 52.10 (1986): 46.
- Randall, Marilyn. *Le Contexte littéraire: lecture pragmatique de Hubert Aquin et de Réjean Ducharme*. Longueuil: Le Prémambule, 1990.
- Richard, Robert. *Le Corps logique de la fiction. Le code romanesque chez Hubert Aquin*. Montréal: L'Hexagone, 1990.
- Shek, Ben Z. "The French-Canadian Novel, 1967-1972: An Overview." *Creative Literature in Canada Symposium*. Ed. Grace Buller and Irma McDunough. Ontario: Ministry of Colleges and Universities, 1974. 18-26.
- *French-Canadian and Québécois Novels*. Toronto: Oxford UP, 1991.
- Smart, Patricia. "Culture, Revolution and Politics in Quebec." *Canadian Forum* 62.718 (1982): 7-10.
- *Hubert Aquin, agent double*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1973.
- Spettigie, D.O. "Recent Canadian Fiction." *Queen's Quarterly* 94.2 (1987): 366-75.
- Sugden, Leonard W. "Quebec's Revolutionary Novels." *Canadian Literature* 82 (1979): 133-41.
- Sutherland, Ronald. "Children of the changing wind." *Journal of Canadian Studies* 5.4 (1970): 3-11.
- Urquhart, John. "Comic Strips." *Canadian Literature* 116 (1988): 129-31.
- Vadeboncoeur, Pierre. *La Dernière Heure et la première*. Montréal: L'Hexagone/Parti pris, 1970.
- *L'Absence, essai à la deuxième personne*. Montréal: Boréal, 1985.
- *L'Autorité du peuple*. s.l.: Éditions de l'Arc, 1965.
- *Trois essais sur l'insignifiance*. Paris: Albin Michel, 1983.
- *Un amour libre*. Montréal: HMH, 1970.
- Wall, Anthony John. *Hubert Aquin entre référence et métaphore*. Candiac, Québec: Éditions Balzac, 1991.